



Revue Baobab: Numéro 7
Deuxième semestre 2010

De la finalité spéculative de la sensation chez Descartes

Ali SYLLA

Université de Bouaké

Introduction

Intenté par une tradition philosophique bien assise qui remonte à Héraclite et à Platon, le procès contre la sensation condamne celle-ci et, comme sentence, recommande de la bannir de la cité de la science. Reconnue en effet coupable du délit de versatilité, alors que le vrai requiert stabilité, constance, invariance, la sensation est frappée du déni de scientificité et excommuniée au profit de la raison, considérée dorénavant comme seule instance jouissant de la légitimité scientifique. L'histoire de la philosophie, fort de ce que Descartes, dans sa quête de la connaissance, oint l'entendement et se défie des sens, le fait volontiers siéger au tribunal ayant prononcé ce bannissement de la sensation. Ainsi, Emanuela Scribano croit savoir que pour Descartes, la sensation « ne sert qu'au domaine pratique et [que] l'homme se trompe quand il utilise à des fins de connaissance des informations qui lui ont été données pour mieux guider sa vie (et qui n'ont en elles-mêmes aucune finalité spéculative) »¹. Mais la sensation chez Descartes n'a-t-elle qu'une finalité pratique ? Est-elle dépourvue de visée spéculative, d'intérêt pour la science ? Il nous semble plutôt que les informations issues des sens participent, à un niveau ou à un autre, à l'élaboration de la connaissance. Telle est la position qui sera défendue dans notre analyse. Mais avant de la défendre, nous chercherons à savoir dans quelle mesure l'idée d'une récusation de la sensation par Descartes est fondée.

I- Descartes et la récusation de la sensation

Plusieurs raisons semblent corroborer la thèse du rejet de la sensation par Descartes. Ces raisons s'éclairent davantage à la lumière de la conception cartésienne de la sensation, conception qui en fait un entre-deux résultant de l'union de l'âme et du corps.

I-1- La sensation : l'union de l'âme et du corps

L'âme et le corps sont, pour Descartes, les deux entités constitutives de l'homme. L'âme, ici, est comprise comme une substance, substance non au sens aristotélicien d'*ousia*, terme renvoyant au « sujet », à la « quiddité » et à une multitude d'autres significations, mais au sens univoque d'« une chose qui existe en telle façon qu'elle n'a besoin que de soi-même

¹ Scribano (E.).- « René Descartes », in *Histoire de la philosophie* (Paris, Éditions du Seuil, 2009), p.268.



Revue Baobab: Numéro 7
Deuxième semestre 2010

pour exister »², d'une chose qui, hormis Dieu, de qui toute chose doit sa création et sa conservation, ne dépend d'aucune autre pour son existence. L'âme, cette chose qui se suffit à elle-même, et qui ainsi est indépendante du corps, a pour attribut principal la pensée, son activité consistant essentiellement à douter, à concevoir, à affirmer, à nier, à imaginer, à sentir, et pour attributs secondaires les idées, les volontés, les émotions, etc. Ainsi définie, l'âme est, pour Descartes, propriété exclusive de l'homme. Si les animaux peuvent faire montre, comme l'homme et souvent plus que l'homme, d'ingéniosité pour atteindre leurs fins, cela n'atteste aucunement, selon Descartes, qu'ils sont dotés de pensée, et qu'ils ont une âme, mais plutôt qu'ils obéissent aux instincts naturels. Descartes, ici, se démarque d'Aristote, chez qui l'âme est affirmée de tout vivant, selon ses caractéristiques propres et suivant une hiérarchisation impliquant la fonction précédente mais pas nécessairement la suivante. Ainsi, dans l'ordre croissant, le fondateur du Lycée identifie l'âme végétative, propre aux végétaux, dont la fonction est la nutrition ; l'âme sensitive, se rapportant aux animaux, avec pour fonction, en plus de la nutrition, la sensibilité ; l'âme raisonnable, apanage de l'homme et ayant pour fonction, outre la nutrition et la sensibilité, la pensée.

Tout comme l'âme, le corps, pour Descartes, est une substance ; il existe en soi, indépendamment de l'esprit. S'il n'existait pas d'âme ou d'esprit, le corps ne cesserait pas d'être ce qu'il est. Descartes résiste à la tentation idéaliste à laquelle a déjà succombé Platon et qui plus tard séduira Kant, tentation qui consiste à faire dépendre le corporel de l'esprit, à le considérer comme une simple représentation mentale. Le corps, selon Descartes, est une réalité spécifique, non une réalité dérivée de la conscience. Mais la parenté entre l'âme et le corps chez Descartes se limite à la commune appartenance à la catégorie de la substance. Car contrairement à l'âme, l'attribut principal du corps n'est pas la pensée, mais l'étendue ; tout corps est un objet géométrique, une matière inerte sécable infiniment, qui est mû par les lois du mouvement. De cet attribut principal dépendent les propriétés secondaires que sont la grandeur, la figure et le mouvement. Contre Aristote qui attribuait aux corps la capacité intrinsèque à se mouvoir, Descartes perçoit le mouvement comme la manifestation d'un certain nombre de lois édictées par Dieu. Mais il ne faut pas se méprendre sur cette notion

² Descartes (R.).- « Les principes de la philosophie » in *Œuvres et lettres*, textes présentés par André Bridoux (Paris, Éditions Gallimard, 1953), p. 594.



Revue Baobab: Numéro 7
Deuxième semestre 2010

d'étendue chez Descartes ; nos sentiments, « les couleurs, les sons, les goûts, la chaleur et le froid ne sont pas des façons d'être étendu, et donc, ils ne sont pas vraiment dans les corps »³.

Les sentiments, ou sensations, relèvent de l'union entre les deux substances que sont l'âme et le corps. Cette union, qui forme l'humain, n'est pas pour Descartes de l'ordre de la collection ou de l'agrégat, mais de celui de l'interconnexion et l'interpénétration. En effet, en tant qu'âme, « je ne suis pas seulement logé dans mon corps, ainsi qu'un pilote en son navire, écrit Descartes, mais outre cela, (...) je lui suis conjoint très étroitement et tellement confondu et mêlé, que je compose comme un tout avec lui »⁴. C'est que Descartes « n'a pas seulement voulu mettre bout à bout deux pans de l'unité de l'homme, il a voulu que la couture soit visible »⁵, qu'elle recouvre et résorbe la coupure. Ainsi, l'homme, quoique double, est une unicité ; son hybridité substantielle, qui en fait dans la création un être unique, n'interdit pas de le penser comme un être unifié. La jonction entre l'âme et le corps se fait par la glande pinéale, « la plus intérieure »⁶ des parties du cerveau. À la faveur de cette jonction, les informations puisées dans le monde matériel sont transmises par le corps à l'âme qui les déforme. C'est ce message déformé par l'âme qui constitue la sensation, par laquelle nous devons de sentir et extérieurement, de toucher, voir, entendre, goûter, percevoir des odeurs, et intérieurement, d'éprouver les sentiments de plaisir, de douleur, de faim et de soif, etc. Mais faut-il se réjouir de cette union ? Sur le plan théorique, il semble que la réponse soit négative, puisque la sensation, conséquence de cette union, paraît n'être d'aucune utilité pour la science.

I-2- La sensation chez Descartes : une absence de finalité spéculative ?

La thèse du bannissement de la sensation chez Descartes n'est pas sans fondement. Déjà, on peut faire remarquer que la valeur accordée par l'auteur à la sensation encourage cette interprétation. Pour Descartes, en effet, par l'entremise des sens, nous connaissons « ce en quoi les corps du dehors nous peuvent profiter ou nuire, mais non quelle est leur nature »⁷. Il faut savoir que l'auteur du *Discours de la méthode* fait le départ entre la sphère théorique, recherchant le vrai, la nature des choses, leur essence, et la sphère pratique, domaine de la

³ Garber (D.).- « Descartes et la physique métaphysique » in *Chemins de Descartes* (Paris, Éditions L'Harmattan, 1996), p.66.

⁴ Descartes (R.).- « Méditations métaphysiques » in *Œuvres et lettres*, op. cit., p. 326.

⁵ Guenancia (P.).- *Lire Descartes* (Paris, Éditions Gallimard, 2000), p.289.

⁶ Descartes (R.).- « Les passions de l'âme » in *Œuvres et lettres*, op. cit., p.710, article 31.

⁷ Descartes (R.).- « Les principes de la philosophie » in *Œuvres et lettres*, op. cit., p. 612.



Revue Baobab: Numéro 7
Deuxième semestre 2010

conduite des mœurs, de la quête du bien. Ces propos semblent signifier que le message des sens a « valeur d'usage »⁸, qu'il se rapporte exclusivement à la sphère pratique, où il indique, parmi les objets, lesquels sont sources de satisfaction et lesquels nous sont dommageables. Aucune « valeur d'être »⁹, aucune capacité à révéler la nature des choses, à en saisir l'essence, ne lui est reconnu. Tout au plus, révèle-t-il l'existence des choses matérielles. Les essences, semences des vérités que l'esprit humain est capable de connaître, sont du ressort de l'entendement, laquelle faculté se rapporte à l'âme seule, et non à l'union de l'âme et du corps, comme l'est la sensation. Or la science ou la connaissance s'édifie autour des essences. Cette interprétation semble donc autoriser à penser que la sensation n'a pas part à la science chez Descartes.

Par ailleurs, la connaissance, chez Descartes, se fonde sur les idées évidentes. Pour qu'une idée, une représentation d'un objet dans l'âme, soit jugée évidente, soit scientifiquement cooptée, elle doit « non seulement être claire, mais aussi [être] distincte. »¹⁰ Une idée est dite claire quand elle est présente et manifeste à un esprit attentif, et distincte quand elle est suffisamment précise et différente de toutes les autres connaissances. Cette clause cumulative, la clarté jointe à la distinction, est respectée par les idées rationnelles qui relèvent de la pensée pure. Ainsi, les idées d'âme, de Dieu, d'étendue ainsi que les vérités mathématiques survivent à la double épreuve. Mais les idées sensibles, sensations, souvenirs ou fictions, tenant à la fois du corporel et du spirituel, passent à la trappe. Ces idées, pour Descartes, sont obscures et confuses. Pour ce qui est spécifiquement de la sensation, elle peut, selon lui, être claire si nous la rapportons à notre esprit, et non plus au corps, comme nous avons l'habitude depuis l'enfance. Mais elle n'est en aucune façon distincte car si elle « correspond à quelque objet, cela ne signifie pas qu'elle en est la reproduction, pas plus que l'image du soleil provoquée par la vision ne reproduit le soleil connu par l'astronomie »¹¹. Or le sujet sentant prend justement l'image pour le réel, le senti pour l'être ; la confusion est donc inévitable. Hume inversera cette échelle de valeur des idées établie par Descartes. Pour lui, « les idées abstraites (...) sont par nature faibles et obscures : l'esprit n'a que peu de prise sur

⁸ Lefèvre (R.).- *Le criticisme de Descartes* (Paris, P.U.F., 1958), p. 150.

⁹ Ibidem

¹⁰ Descartes (R.).- « Les principes de la philosophie » in *Œuvres et lettres*, op. cit., p.591.

¹¹ Lefèvre (R.).- *La métaphysique de Descartes* (Paris, P.U.F., 1966), p. 41.



Revue Baobab: Numéro 7
Deuxième semestre 2010

elles ; on est exposé à les confondre avec d'autres idées voisines »¹² alors que « toutes les sensations, externes ou internes sont fortes et vives : les limites qui les séparent sont plus exactement tracées, et il n'est point facile de tomber dans l'erreur ou de se méprendre à leur sujet. »¹³. En tout état de cause, il semble que, parce que remplissant au mieux alternativement et jamais cumulativement la clause d'évidence, la sensation soit chez Descartes recalée dans la constitution de la connaissance.

Mais ce n'est pas tout. Une des caractéristiques de la science, pour Descartes, est son universalité. Si l'esprit humain ne peut atteindre un degré de certitude équivalent à celui du divin, à tout le moins il peut et doit rechercher un savoir qui s'impose à tous les esprits, qui transcende l'espace et le temps sans possibilité de variation. Une des *Règles pour la direction de l'esprit* précise d'ailleurs que « toute science est une connaissance certaine et indubitable »¹⁴ et, en tant que telle, ne doit retenir pour vrai que ce qui s'impose à toute raison. En ce sens, la science, dans l'optique cartésienne, est un absolu relatif. Elle est absolue par rapport à l'humaine raison, se voulant valable universellement, et relative par rapport à Dieu, dont la science surpasse la nôtre. Or, pour le philosophe, la sensation est d'une absolue relativité : elle se présente toujours sous le mode de la perspective. Ainsi, vue de loin une tour carrée paraît ronde et le soleil plus petit qu'il ne l'est en réalité ; les astres, à l'horizon, semblent plus grands qu'à midi et le vin, doux pour le sujet bien portant, devient amer quand celui-ci perd la santé. La sensation se rapporte toujours à des coordonnées, elle s'affiche sur un plan où tout n'est que perspective. Atteindre l'universel ici est une gageure. Déjà, Aristote n'avait pas manqué de souligner qu'il n'y a de science que d'universel et par conséquent que « tout ce qui apparaît »¹⁵, comprenons la sensation, « n'est pas vrai »¹⁶, vu que cela est l'expression de la particularité. Il est possible de penser que la sensation, parce que ne pouvant prétendre à l'universalité, soit chez Descartes écartée du processus de la connaissance.

¹² Hume (D.).- *Enquête sur l'entendement humain*, Traduction revue et corrigée, présentation et commentaires : Didier Deleule (Paris, Éditions Fernand Nathan, 1982), p.41.

¹³ Ibidem

¹⁴ Descartes (R.).- « Règles pour la direction de l'esprit » in *Œuvres et lettres*, op. cit., p.39.

¹⁵ Aristote.- *La métaphysique*, Tome I, Introduction, notes et index par J. Tricot (Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1974), p. 225.

¹⁶ Ibidem



Mais faut-il s'en tenir à cette première approximation ? Le fait que Descartes ne fasse pas de la science propriété exclusive du pur cogito, du sujet désincarné considérant ses sensations comme de pures fictions, mais qu'il l'étende à la substance composée, ne dénote-t-il pas un anti-sensualisme de façade ? À y regarder de près, la sensation chez Descartes n'est-elle pas science en action ?

II- La sensation comme science en action chez Descartes

Si la sensation a pu, à certains égards, paraître comme apparence de science, il y a lieu de dépasser cette évaluation car elle contribue à la science, que celle-ci soit théorique comme la méthode et la métaphysique, ou appliquée comme la physiologie, la physique et la médecine.

II-1- Sensation et science théorique

Certain qu'il vaut mieux ne pas entreprendre de recherche que de le faire sans méthode, Descartes a élevé celle-ci au rang de science inaugurale régentant toutes les autres. Une des règles principales de cette science inaugurale, pour Descartes, est l'unicité de méthode dans la connaissance. Convaincu en effet que « toutes les sciences ne sont rien d'autre que la sagesse humaine, qui demeure toujours une et toujours la même, si différents que soient les objets auxquels elle s'applique »¹⁷, le correspondant de Mersenne recommande qu'une seule et même méthode soit utilisée à tous les niveaux de la connaissance, sans considération aucune de la particularité des objets d'étude. Cette unicité de la méthode est une critique contre la philosophie scolastique, en laquelle se rencontre une pluralité de méthodes, chacune relative à un objet d'étude. Si dans le *Discours de la méthode*, Descartes laisse entendre, implicitement, que l'idée de l'unicité de la méthode lui a été révélée en Allemagne, lors d'un rêve survenu alors qu'il se trouvait dans un poêle, il ne fait aucun doute que la sensation a servi à corroborer cette idée onirique. « Ainsi voit-on, écrit en effet Descartes pour justifier l'idée, que les bâtiments qu'un seul architecte a entrepris et achevé ont coutume d'être plus beaux et mieux ordonnés que ceux que plusieurs ont tâché de raccommo-der »¹⁸. Cette preuve, tirée de l'existence quotidienne, fait appel à la sensation. C'est en effet par la vue que s'observe l'architecture des bâtiments, que s'opère la comparaison entre l'œuvre solitaire et l'œuvre commune, que se détectent la beauté et l'harmonie de l'une et leur manque

¹⁷ Descartes (R.).- « Règles pour la direction de l'esprit » in *Œuvres et lettres*, op. cit., 37.

¹⁸ Descartes (R.).- « Discours de la méthode » in *Œuvres et lettres*, op. cit., p.132.



Revue Baobab: Numéro 7
Deuxième semestre 2010

dans l'autre. La sensation sert donc d'étai à l'idée de l'unicité de méthode ; à ce titre, elle participe à l'élaboration de la méthode chez Descartes.

La méthode insiste sur la nécessité du doute, de l'analyse critique des opinions avant de les accepter en notre créance. Cette nécessité est dictée par le bon sens. Vu que « nous avons été enfants avant que d'être hommes »¹⁹, nous avons reçu, selon Descartes, pendant les premiers moments de notre existence, où nous n'avons pas encore l'usage entier de notre raison, pour vraies des opinions qui ne l'étaient pas. L'âge de raison atteint, il faut, pour l'auteur, avant de s'engager dans la recherche de la vérité, extirper de l'esprit ces opinions afin de lui rendre sa pureté originelle. Le doute se présente comme l'instrument de cette épuration. Mais la nécessité de l'usage du doute, dictée par la raison, est, chez Descartes, confirmée par la sensation. C'est que l'impression sensible présente souvent le même objet sous des aspects contradictoires. Le morceau de cire par exemple change d'aspect quand il est approché du feu. Dur, froid, sonore, et odorant, il devient, quand la température augmente, liquide, chaud, ne rend plus de son et son odeur disparaît. Outre cette fluctuation, la sensation donne souvent lieu à des illusions : illusions du rêve, qui reproduit dans le sommeil l'état de veille ; illusion des amputés, qui croient ressentir de la douleur dans les parties dont ils sont privés ; fausseté de l'information sensorielle due aux troubles pathologiques. Bref, autant de « raisons de douter »²⁰ qui confortent la méthode dans l'idée de la nécessité de l'usage du doute comme propédeutique à toute connaissance future.

La sensation participe également à la métaphysique cartésienne, en disculpant Dieu de la responsabilité de l'erreur. Il semble à certains que si l'homme est sujet à ce mal qu'est l'erreur, la responsabilité incombe à Dieu, son Créateur, qui l'a créé imparfait : l'eût-il créé à son image, c'est-à-dire sans imperfection, que l'homme ne se méprendrait pas en ses jugements. Pour Descartes, cette prétendue imperfection de la créature est fondée sur une observation partielle de la création. En vérité, il ne faut pas « considérer une seule créature séparément, lorsqu'on recherche si les ouvrages de Dieu sont parfaits, mais généralement toutes les créatures ensemble. Car la même chose qui pourrait peut-être avec quelque sorte de raison sembler fort imparfaite, si elle était toute seule, se rencontre très parfaite en sa nature,

¹⁹ Descartes (R.).- « Les principes de la philosophie » in *Œuvres et lettres*, op. cit., p. 571.

²⁰ Guérout (M.).- *Descartes selon l'ordre des raisons II L'âme et le corps* (Paris, Éditions Montaigne, 1968), p.16.



Revue Baobab: Numéro 7
Deuxième semestre 2010

si elle est regardée comme partie de tout cet Univers. »²¹. C'est dire que ce qui peut sembler, à l'échelle de l'élément, une imperfection, participe à la perfection de l'ensemble. Nous ne sommes pas loin de la théorie de l'harmonie préétablie leibnizienne, qui fait de l'univers un lieu où la consonance du tout l'emporte sur la dissonance de la partie. Mais la perfection qui, selon Descartes, se dégage de l'ensemble de la création ne se rapporte pas seulement à l'ordre de l'essence, auquel cas elle serait partielle ; elle se découvre aussi dans celui de l'existence, dont la sensation est la porte d'accès. Autrement dit, la nature telle qu'elle se donne à nous à travers la sensation participe aussi de la perfection de l'univers. Par conséquent, la sensation témoigne, autant que la raison, de la perfection de la création, et, autant qu'elle, innocente Dieu de l'existence de l'erreur. La sensation participe donc à la théodicée, à la disculpation de Dieu dans le procès en responsabilité qui lui est fait à propos de l'existence de l'erreur.

Outre la science théorique, la sensation intervient chez Descartes dans la science appliquée, telle la physiologie, la physique et la médecine.

II-2 Sensation et science appliquée

La physiologie cartésienne est célèbre par sa conception du vivant. Alors que la tradition d'inspiration aristotélicienne expliquait la vie dans les corps vivants par la présence en eux d'une âme qui les animait, Descartes ne recourt qu'à la matière et à la disposition des organes. Ce sont, pour l'auteur du *Discours de la méthode*, les interactions entre les différents organes constitutifs du corps, organes qui ne sont que de la simple matière, qui expliquent la vie. L'organisme vivant est ainsi comparable à une machine, dont le fonctionnement résulte de l'action combinée des différentes pièces. Si cette conception mécaniste du vivant est la conséquence de principes a priori comme l'essence de la matière, l'étendue, et les lois du mouvement, la part prise par les dissections ne peut cependant être occultée. Ces opérations en effet ont conforté l'auteur dans l'idée du bien-fondé de la conception mécaniste du vivant. « En faisant moi-même la dissection de divers animaux (...), reconnaît Descartes, je n'y ai trouvé aucune chose dont je ne pense pouvoir expliquer en particulier la formation par les causes naturelles »²², comprenons par les lois mécaniques. Or la dissection, faite en vue de l'observation, ne peut se passer de la sensation. Une fois le vivant disséqué, c'est la sensation qui permet de regarder les nerfs, les veines, et les os, de sentir la chaleur et d'ouïr le battement

²¹ Descartes (R.).- « Méditations métaphysiques » in *Œuvres et lettres*, op. cit., p. 303.

²² Descartes (R.).- « Lettres choisies » in *Œuvres et lettres*, op. cit., p. 1050.



Revue Baobab: Numéro 7
Deuxième semestre 2010

du cœur et des artères, etc. C'est encore la sensation, par la vue, qui atteste que les organes interagissent pour donner vie au vivant. La sensation est donc au cœur de la physiologie cartésienne.

Dans l'étude de la matière sans vie, c'est-à-dire la physique, le rationalisme cartésien répudie les qualités sensibles, chaleur, froid, etc., notions si chères à la pensée aristotélicienne et scolastique, pour ne considérer que les principes a priori, l'étendue géométrique, ses modes et les lois du mouvement, à partir desquels est déduit le réel. Mais la sensation n'est pas pour autant bannie. Pour Descartes, la disproportion entre la profusion de la nature et la généralité des principes rend possible une multiplicité de chaînes déductives ; l'esprit ne sait alors laquelle choisir. Cet embarras rend nécessaire le recours à l'expérience, à l'observation directe, à l'effet de déterminer, parmi cette multitude de chaînes déductives, laquelle s'accorde avec les faits, faits devenus ainsi « support d'une opération d'analyse et de déduction concernant des principes qu'ils n'engendrent pas. »²³. Or ces expériences se constituent dans l'existence ; elles ne sont qu'une somme de sensations recueillies à partir d'un fait constaté. Descartes conseille même que, « pour le commencement, il vaut mieux ne se servir que de celles qui se présentent d'elles-mêmes à nos sens (...) que d'en chercher de plus rares et étudiées »²⁴. Et parmi les sensations, la vue, considérée par l'auteur comme le sens « le plus universel et le plus noble »²⁵, est le plus sollicité. Cela témoigne de l'importance de la sensation dans l'expérience et, partant, dans la physique de Descartes.

On peut, dans la même veine, indiquer que chez Descartes la finalité pratique des sentiments de plaisir et de douleur, qui consiste dans le fait que ces affects nous indiquent le nuisible et le bénéfique, se double d'une autre finalité en médecine, domaine considéré comme une branche de la physique. L'auteur, considérant la conservation de la santé comme le premier bien et le fondement de tous les autres, ambitionnait « d'acquérir beaucoup de connaissances, touchant la médecine, qui ont été ignorées jusqu'à présent »²⁶, celle de son époque étant très peu avancée. Mais faute d'expériences suffisantes, il dut se résoudre à conseiller de « se fier à l'instinct naturel »²⁷, de suivre ou de fuir ce que la nature, par

²³ Tinoco (C.).- *La sensation* textes choisis et présentés (Paris, Flammarion, 1997), p. 62.

²⁴ Descartes (R.).- « Discours de la méthode » in *Œuvres et lettres*, op. cit., p.169.

²⁵ Descartes (R.).- « La Dioptrique » in *Œuvres et lettres*, op. cit., p.180.

²⁶ Descartes (R.).- « Lettres choisies » in *Œuvres et lettres*, op. cit., p.1219.

²⁷ Rodis-Lewis (G.).- *L'anthropologie cartésienne* (Paris, P.U.F., 1990), p.67.



Revue Baobab: Numéro 7
Deuxième semestre 2010

l'entremise de la sensation, présente comme source de plaisir ou de douleur, convaincu que la nature « s'y entend mieux, étant parfaitement consciente d'elle-même, qu'un médecin extérieur »²⁸ et qu'elle ne se trompe pas, parce que Dieu, dont elle exprime la volonté, n'est pas trompeur. Aussi, pour Descartes, « si les médecins permettaient aux hommes les mets et les boissons qu'ils désirent souvent quand ils sont malades, les rendraient-ils souvent bien mieux à la santé que leurs médicaments rebutants »²⁹. On comprend que pour Descartes, les instincts naturels que sont les sensations de plaisir et de douleur sont porteurs d'informations exactes sur les besoins de l'organisme malade. À défaut d'une médecine scientifique fondée sur des principes clairs et évidents, ces informations, pour le philosophe, peuvent tenir lieu de connaissances médicales.

Conclusion

L'histoire de la philosophie devrait donc réécrire les chapitres relatifs à la finalité de la sensation chez Descartes. Car si l'auteur du *Discours de la méthode* privilégie l'entendement au détriment de la sensation dans la connaissance, cela ne signifie aucunement exclusion de celle-ci du champ de la science. Théorique ou appliquée, la science chez Descartes accueille en son sein l'impression sensible, qui se voit dotée du statut d'auxiliaire de l'entendement. A tort donc qui présente Descartes comme ennemi de l'usage spéculatif de la sensation. Mais grande que soit la méprise sur la finalité de la sensation chez Descartes, elle n'équivaut pas celle qui porte sur la finalité politique de son œuvre. C'est que l'histoire de la philosophie admet volontiers un Descartes métaphysicien, physicien, moraliste, mais pas ou du moins difficilement, un Descartes politique. Et pourtant, contrairement aux nombreux commentaires qui pensent trouver dans la pensée du philosophe une absence du politique, sa « philosophie a un but politique, le plus noble qui soit : civiliser les hommes, éveiller en chacun le sens de l'universalité »³⁰.

²⁸ Descartes (R.).- « Entretien avec Burman » in *Œuvres et lettres*, op. cit., p.1402.

²⁹ Ibidem

³⁰ Guenancia (P.).- « Descartes politiquement incorrect » in *Descartes, les nouvelles lectures* (Paris, Magazine littéraire, 1996, n° 342), p. 41.



Revue Baobab: Numéro 7
Deuxième semestre 2010

Références bibliographiques

- Aristote .- *La métaphysique*, Tome I, Introduction, notes et index par J. Tricot (Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1974), 452 p.
- Descartes (René).- « Discours de la méthode » in *Œuvres et lettres*, textes présentés par André Bridoux (Paris, Éditions Gallimard, 1953), 1421 p.
- Descartes (René).- « Entretien avec Burman » in *Œuvres et lettres*, textes présentés par André Bridoux (Paris, Éditions Gallimard, 1953), 1421 p.
- Descartes (René).- « La Dioptrique » in *Œuvres et lettres*, textes présentés par André Bridoux (Paris, Éditions Gallimard, 1953), 1421 p.
- Descartes (René).- « Les passions de l'âme » in *Œuvres et lettres*, textes présentés par André Bridoux (Paris, Éditions Gallimard, 1953), 1421 p.
- Descartes (René).- « Les principes de la philosophie » in *Œuvres et lettres*, textes présentés par André Bridoux (Paris, Éditions Gallimard, 1953), 1421 p.
- Descartes (René).- « Lettres choisies » in *Œuvres et lettres*, textes présentés par André Bridoux (Paris, Éditions Gallimard, 1953), 1421 p.
- Descartes (René).- « Méditations métaphysiques » in *Œuvres et lettres*, textes présentés par André Bridoux (Paris, Éditions Gallimard, 1953), 1421 p.
- Descartes (René).- « Règles pour la direction de l'esprit » in *Œuvres et lettres*, textes présentés par André Bridoux (Paris, Éditions Gallimard, 1953), 1421 p.
- Garber (Daniel).- « Descartes et la physique métaphysique » in *Chemins de Descartes* (Paris, Éditions L'Harmattan, 1996), 139 p.
- Guenancia (Pierre).- *Lire Descartes* (Paris, Éditions Gallimard, 2000), 576 p.
- Guenancia (Pierre).- « Descartes politiquement incorrect » in *Descartes, les nouvelles lectures* (Paris, Magazine littéraire, 1996, n° 342) pp. 39-41.
- Guérout (Martial).- *Descartes selon l'ordre des raisons II L'âme et le corps* (Paris, Éditions Montaigne, 1968), 339 p.
- Hume (David).- *Enquête sur l'entendement humain*, Traduction revue et corrigée, présentation et commentaires : Didier Deleule (Paris, Éditions Fernand Nathan, 1982), 191 p.
- Lefèvre (Roger).- *Le criticisme de Descartes* (Paris, P.U.F., 1958) 340 p.
- Lefèvre (Roger).- *La métaphysique de Descartes* (Paris, P.U.F., 1966), 120 p.
- Rodis-Lewis (G.).- *L'anthropologie cartésienne* (Paris, P.U.F., 1990), 299 p.



Revue Baobab: Numéro 7
Deuxième semestre 2010

Sribano (Emanuela).- « René Descartes », in *Histoire de la philosophie* (Paris, Éditions du Seuil, 2009), pp 253- 270.

Tinoco (Carlos).- *La sensation* textes choisis et présentés (Paris, Flammarion, 1997), 256 p.